

## Chapitre I

La mort, très tôt, s'est approchée de moi. J'oserai même écrire : prématurément. Je n'avais pas encore de corps que déjà elle me faisait de l'ombre. Mieux que penchée sur mon berceau, elle guettait ma naissance dans le ventre de ma mère. La mort fut la première à s'occuper de moi.

Entre la pleine lumière et la nuit profonde, il y a la pénombre. Mais mort-né, c'est quoi au juste ? Né mort puis réanimé, c'est tout à fait autre chose, comme une histoire qui commencerait par la fin. Ce ne fut pas le diable encore, qui dès ma conception veilla sur les entrailles de ma génitrice. Lui, ne m'aurait pas laissé mourir, ne serait-ce que quelques secondes.

Aussitôt le combat eut lieu. Une envolée d'oiseaux purs, les blouses blanches, m'arrachèrent bec et ongles des pattes noires et des griffes luisantes de la Faucheuse. Un bouclier de verre, la couveuse, me protégea de l'aigle noir toujours tournoyant. Couché dans mon éphémère mausolée, je fus présenté tel un monarque exposé une dernière fois aux yeux lar-

moyants de son peuple, c'est-à-dire mes parents. Ça y était ! J'étais sauvé ! Vive l'enfant roi !

C'est ce que je crus longtemps avant de découvrir que la mort était en moi, non pas comme tout le monde, en devenir, se lovant comme un serpent qui nous étouffe et nous digère chaque jour davantage mais que je l'incarnais et l'incarnerai toute ma vie durant, malgré moi, la donnant comme d'autres donnent la vie, semant des cadavres comme d'autres font des enfants.

Ils soulevèrent la cloche et me jetèrent dans le bain, comme on dit. Mais dans quoi baignons-nous tous ? Dans l'air ? Sûrement pas ! En vérité, même quand il ne coule pas, on baigne dans le sang. Et quand il coule, pour certaines femmes désespérées, c'est la vie qui ne vient pas, pour d'autres gravement blessés, c'est la vie qui s'en va.

## Chapitre II

Fils unique, je grandis dans mon coin sans bonnet d'âne sur la tête même si je ne voyais rien venir. J'étais bon élève, mes parents me foutaient la paix. J'aimais les lettres et les sciences, celles de la vie. J'aimais les dessins anatomiques, surtout les écorchés en couleur. Toute vie est démontable. J'étais fasciné par les éclatés et les modes d'emploi. Si j'aimais tant regarder ce qui est en vie, c'est que j'y voyais la mort à offrir facilement quand on s'y connaît un peu.

J'aimais aussi les lettres. J'aimais les dessiner, les renverser pour les coucher sur la feuille blanche, observer le majestueux tumulte des majuscules et des minuscules qui se bousculent. J'aimais les trous qu'il y a dans les « O », les « B », les « P », les « R. » J'aimais les « S » qui sont comme deux trous l'un au-dessus de l'autre, mais qui ne sont pas fermés, c'est-à-dire ouverts. Un « S » est sensuel comme un serpent, quand on sait s'y prendre et s'y enrouler. Il est compliqué comme le pluriel, fécond car multiplicateur. J'aimais le triangle du « A », les trois bizarres et irréguliers du « K » et du « M », les deux impériaux du « N », celui majestueux du « V », les jumeaux du

« W », les quatre cochons du « X » et ceux étranges comme un pubis et rares comme un coup de fouet du « Y », et du « Z ». La beauté et l'érotisme des lettres, leur puissance et leur force, quand elles s'unissent, me fascinaient. Elles peuvent tuer, c'est bien connu. Des auteurs écrivent pour ne pas le faire. Ce n'est pas mon cas.

Ainsi je lus des mots, des phrases et des histoires par centaines, par milliers. Nous voyons plus souvent des gens mourir dans les livres que dans la vie, surtout lorsque nous sommes jeunes. À toutes les pages, ça tombait, et de bien des manières. Plus synchrones que les romans, il y avait bien les journaux, mais ils relataient trop souvent des travaux d'amateur. Des agissements de gens énervés, forcés, pour survivre, se défendre ou s'imposer, à tuer salement, dans l'urgence, non par plaisir mais parce qu'il le faut. Sans style. Ces gens-là ne tuent pas, ils massacrent, ils se vengent, ils se débarrassent.

Je grandis comme tout le monde avec des images et des mots, mais je m'ennuyais terriblement. Je m'emmerdais à en devenir terrible. On dit que les enfants s'amuse. On les empêche. Tout comme leurs burnes à cet âge, leurs rêveries sont stériles. L'ennui est le père de tous les vices si l'oisiveté en est la mère.

« Tu verras plus tard. »

C'est quand plus tard lorsqu'on a dix ans ?

Vint la puberté. Enfin du tangible, du surprenant qui gicle. De l'incompréhensible. De l'explicable que l'on ressent bien profond sans n'avoir rien appris. Même s'il n'y a pas de logique, pas de règles, pas de sens, un but s'empare de nous. Pas d'explications, c'est comme ça. Aucune importance que les comptes

soient justes du moment que ça compte. Plus besoin de comprendre. Que la chair et l'esprit soient ébranlés suffit.

La vie coule à flots à l'adolescence. C'est le grand carnage, l'impitoyable délabrement de l'enfant. Les poils lui poussent comme dans un film gore, il suinte en devenant créature. Ses arômes muent en odeurs. Il gonfle, il durcit, ça sort de partout, chez les garçons comme chez les filles. Tous les ados en veulent et en redemandent, faire et perdre connaissance. Le grand tourbillon. La petite mort avant la grande.

Tout s'inversa pour moi. Je m'empoignai plus souvent qu'il ne faut. Ce qui était sale devint divin. Ce qui jadis était sacré, je pris plaisir à le souiller.

## Chapitre III

« M. Simonin ? Y a pas plus gentil ! Toujours poli. Toujours un mot aimable. Une petite attention qui vous fait sentir que vous êtes quelqu'un. Il a du cœur plein les mains cet homme-là ! Et pour l'élégance, attention ! On peut dire qu'il sait ce que c'est que les belles choses ! Toujours en harmonie. Bel homme avec ça ! Pas le genre mannequin abruti par sa beauté. Non, pas du tout. Sûr de lui. Le genre qui maîtrise même ce qui lui a été donné. Faut dire qu'il est très riche. Vous avez vu la maison ? C'est pas n'importe quoi. Il a pas fait dans le banal ! Mais c'est beau quand même. Comme lui, c'est pas prétentieux. Il se fond dans le paysage et pourtant on ne remarque que lui. Le charme, quoi. C'est pas moi qui aurais la chance de coucher avec un homme comme ça ! Ça me changerait de mon Riton qu'est tout en os, en râles et beuglements. Pourtant il est toujours triste, M. Simonin. Ça me fend le cœur de le voir si triste. Il ne s'en remet sûrement pas. Faut dire qu'elle est pas banale son histoire ! Y a des gens comme ça. Ils ont tout mais la vie ne les épargne pas. Dès le début, très jeune, la mort les frappe. Comment le bon Dieu

les choisit-il ? Ça, faudrait pouvoir lui poser la question ! Je serais curieuse de savoir. Si jeune, perdre sa femme et son enfant, c'est terrible ! Ça vous marque à vie. La mort vous a frôlé, c'est pas pour rien ! De ça, M. Simonin, il ne s'en remet pas. Ça le hante. Il est pas malheureux, il est habité. Comme une maison hantée. C'est ça aussi son charme si singulier. C'est un mystère M. Simonin, mais un mystère chaleureux.

Il y a cinq ans, peut-être six, je sais plus. Il a acheté cette grande bicoque. Pas celle que vous voyez là, maintenant. Non ! Ça, c'est la nouvelle. Celle d'avant, elle était grande aussi. Ça, y a pas à dire ! C'était la plus grande du coin. Celle de la famille Rigodin, des grands du textile dans le temps. Bref, il a racheté cette grande bicoque qu'était bien vieille quand même. C'était plus aux normes, tout le monde le savait, on l'avait prévenu. Mais lui, il prétendait que c'était pour ça qu'il l'aimait, cette maison, parce qu'elle était hors norme et en train de mourir. C'est bizarre comme réflexion, non ? Ben, ça lui a pas porté chance ! Faut dire qu'il l'a un peu cherché quand même, le malheur ! J'aime pas rigoler avec ça, mais il a joué avec le feu ! Ça, pour faire des étincelles, ça en a fait, des étincelles ! Un vrai feu d'artifice. Tout le village, jusqu'à la nationale, qu'on a été réveillés et qu'on a tenté de porter secours. Comme on a pu, c'est-à-dire rien. Mon Dieu, le feu était trop intense, tout brûlait. On voyait les flammes immenses à travers les vitres avant que tout explose. On a reculé comme des dératés mais y a quand même eu des blessés avec les bouts de verre et les planches pourries qui volaient partout. Et M. Simonin qui n'était pas là ! Y avait pas sa voiture. Ça lui arrivait souvent

de partir deux, trois jours comme ça, d'affilée. Il écrit des livres aussi, c'est sa marotte. Je crois qu'il se rêverait bien en grand écrivain. Il en a bien l'allure. À la télé, c'est sûr, avec le charme qu'il a, tout le monde l'adorerait. Il ferait des ventes rien que sur sa personne, même à ceux qui lisent pas. Mais je sais pas pourquoi, il publie pas. Il n'y arrive pas. Personne ne veut de ses manuscrits, à ce qu'il prétend. Il en parle un peu quand il est de bonne humeur, mais pas trop. Il est discret sur sa marotte.

« Vous verrez un jour, ma chère Yvonne. Vous serez surprise », qu'il me dit parfois, avec sa jolie bouche.

Quand il est arrivé, tout était consumé, si je peux dire comme ça. C'était fini, il restait plus que de la fumée. Ça a pué pendant des mois, avec des cendres partout qui s'en allaient pas. Et sa femme et sa fille adoptive qu'étaient là-dedans ! Ils ont retrouvé trois fois rien. Des trucs avec de l'ADN, des dents je crois. Juste assez pour les identifier. Pour être bien sûr. Quel drame ! Lui, il est resté stoïque, presque froid tellement que le malheur le figeait sur place. C'était pas sa fille mais c'était tout comme. Il l'avait adoptée et tout. Ça, c'était un vrai bon père, sévère mais toujours aux petits soins. Ça sentait le bonheur comme si on frottait les meubles avec. Le bonheur propre et la compréhension réciproque. Mme Simonin, elle lui laissait faire ce qu'il voulait, à M. Simonin. Elle comprenait sa marotte, ses besoins de solitude pour écrire ses histoires dont personne ne voulait. Faut dire qu'elle avait la belle vie !

Pas besoin de travailler, avec tout l'argent qu'ils avaient. Elle avait tout le temps qu'elle voulait pour



élever dans le bon chemin sa petite fille. Elle jardinaït, elle allait chercher sa fille à l'école, jouait avec et se faisait belle pour son mari qu'elle aimait. C'était la Belle au bois dormant, là-dedans. Y avait que le château qui faisait plutôt Blanche-Neige. Mais ça avait du charme. Comme quoi le malheur et le bonheur, ça fait parfois bon ménage. S'il est si riche, M. Simonin, c'est que ses parents ont gagné au Loto. Et pas qu'un peu, à ce qui paraît ! La grosse cagnotte, celle où toute l'Europe y met de sa poche. Ce sont des dizaines de millions. En euros ! Et puis, il a tout perdu. Enfin, le reste je veux dire, ce qui compte le plus. Comme quoi !

Un an après la catastrophe, on l'a plus trop vu. Il avait tout fait raser, tout nettoyer. Le terrain n'était pas à vendre. Ça comptait pas pour lui. Mais on savait pas trop ce qu'il allait en faire. Reconstruire ? De nouveau habiter là, après un drame pareil ? Pas facile ! Moi, j'aurais pas pu. Lui, en plus, qui n'aimait que les vieilles bicoques, on était plus que dans le doute. On croyait plus jamais le revoir ! Et puis un jour, on a vu tout un tas de camions, de pelleteuses, un tas d'ouvriers envahir le terrain pendant des mois. Ça y allait ! Ça creusait, ça coulait ! Ça avait l'air encore plus grand qu'avant et, bizarrement, que du moderne. Il avait retenu la leçon, il se mettait aux normes, M. Simonin ! Il allait même jusqu'à l'ultra moderne. Tout électrique, avec des capteurs partout et tout le bazar numérique. Ben c'était superbe ! Tout moderne, mais raffiné, qui se fond bien dans la verdure. Pas prétentieux, comme d'habitude. Ça avait pas l'air si grand que ça, en fin de compte, tellement que c'était beau. Y avait la piscine, des grandes pièces en sous-sol, sù-

rement pour mettre tous les livres qu'il allait racheter, peut-être le cinéma, faire du sport. C'est comme ça maintenant chez les riches, on a tout chez soi, pour soi tout seul. Et puis il y avait deux étages qui se perdaient dans le vert des arbres. Tout le village était content, il allait revenir et c'était magnifique.

Quand tout a été terminé, que les derniers ouvriers et les camions sont partis, la maison est longtemps restée fermée. Il n'y avait plus que Georges, le jardinier, et ses deux fils qui terminaient sans se presser le jardin pour l'arrivée du printemps. Il s'est pointé, M. Simonin, en pleine forme ! Tout bronzé, rayonnant malgré cette tristesse qui ne l'avait pas quitté. Il nous a tous invités à pendre la crémaillère le week-end suivant. Méchoui et tout ce qu'il faut, c'était grandiose. Il avait l'air remis. Ça faisait plaisir à voir.

Ça dure comme ça depuis des années. Il ne s'est pas remarié. À ma connaissance, d'après ce qu'on dit, y a même pas une femme de temps en temps qui profite de tout ce luxe ! Il est seul, toujours seul, M. Simonin.

## Chapitre IV

J'ai longtemps hésité entre les lettres et la médecine. Je n'ai pas tranché car la littérature ne s'apprend pas. Il suffit de lire pour apprendre à écrire comme il suffit de faire l'amour pour apprendre à baiser. Et d'écouter les autres, comment ils parlent, ce qu'ils racontent, de quoi ils mentent.

Je fis donc médecine. C'est un métier qui s'apprend, mais sur des cadavres. Mon ambition n'était pas de soigner, de panser ni de médicamenter. Je voulais démonter, réparer, opérer. Pénétrer dans la chair afin de voir comment elle fonctionne. Et pour cela, pour acquérir ce savoir, il fallait être initié. J'étais très excité. J'appris par et avec le cœur comment fonctionne celui des autres.

J'avais à ma disposition toutes les filles que je désirais, excitées par l'ambiance de la viande et le prestige déjà naissant des futurs chirurgiens. Je découpais des macchabées, je palpais des mourants et tout autour de moi s'échauffait la chair bien vivante des étudiantes incendiées par les hormones de leur corps tout neuf. Entre la vie qui explose et la mort qui frappe, j'étais dans mon élément. J'avais trouvé

mon entre-deux. Pour l'instant c'était l'un ou l'autre, bientôt je serais la jonction.

J'eus des aventures. La chair de ces filles m'attirait, m'excitait, mais ne m'apaisait pas. L'amour et le sexe n'étaient pas une drogue si dure, comme je l'avais pourtant lu dans les romans. Je n'oubliais pas tout, bien au contraire. Je me concentrais, je m'obsédais, mais la sensation de l'autre, ma foi, la fameuse communion, le mélange, le précipité qui devait en résulter, le sentiment si pur qui devait en jaillir, jamais je ne le ressentis véritablement. Je le perçus comme un mensonge, au mieux une manipulation. Aimer, c'est quoi, au fond, sinon justifier ses instincts.

J'arrivais en quatrième année. J'apprenais, j'en savais déjà beaucoup mais le temps me paraissait de plus en plus long. Tant d'années encore, davantage si je poussais jusqu'en chirurgie, la perspective devint pénible.

Et subitement, comme on doit comprendre à la seconde où l'on meurt, d'un coup, ce qu'est vraiment la vie, je compris ce qu'était le destin. Mes parents gagnèrent à l'Euromillions. Soixante-cinq millions, comme ça, leur tombèrent dessus de la même manière qu'ils auraient pu prendre un pot de géranium sur la tête, s'écraser en avion, se faire prendre en otage ou tomber sur un mec comme celui que j'allais devenir. Ils m'en offrirent la moitié. Tout était parfait, synchrone, si j'en croyais mon destin. J'allais avoir mieux qu'une couverture, mieux qu'un métier respecté et dûment rémunéré. J'étais riche, à millions. Je n'avais plus rien à faire si ce n'était devenir moi, profondément moi.

J'arrêtai mes études et profitai de mon argent. Mes parents n'avaient plus de raison d'être inquiets ou d'en avoir l'air. Ce qu'ils voulaient, me disaient-ils, c'était mon bonheur, c'est-à-dire ce qu'ils n'avaient pas eu, ou ce à quoi ils avaient renoncé. Puisque j'avais choisi la littérature, cela signifiait à leurs yeux que je fusse célèbre. Cet argent, c'était du temps pour ne faire que cela. Mais pour l'instant, je n'étais que riche. Cela les inquiétait car l'argent ne fait pas que le malheur de ceux qui n'en ont pas. Ils se payèrent un bel appartement dans lequel ils n'étaient jamais, puisque toujours en voyage ou en croisière. À chaque retour, ils se plaignaient des moustiques, de la nourriture, du charabia qui sert de langage à ces étrangers. Et ils repartaient à nouveau parce que, quand même, ils sont gentils, ils sourient tout le temps. Il fait toujours beau et les paysages sont magnifiques. Il est aussi fatal pour un pauvre de devenir violent que de devenir con pour un nouveau riche. L'argent leur fit gentiment tourner la tête, à les rendre cons.

Quand on est riche, l'humanité rétrécit et comme un marionnettiste qui, fil par fil, anime des figurines qui lui ressemblent, les bras nous poussent. On les dirige, on les manipule, on les fait exister. L'argent procure du rêve à ceux qui ont besoin de vivre, comme la prostitution donne de l'amour à ceux qui ont besoin d'aimer. C'est triste à constater, mais l'argent apprend à ne pas aimer les gens. On les perçoit tout petits, semblables, rampants, gaspillant leur temps pour gagner une vie minable, aimant riquiqui, baisant pour se soulager, s'abaissant toujours plus pour élever leurs petits. La richesse rend le monde minuscule et les humains grotesques comme des insectes. C'est

fascinant. Ils vivent les uns sur et dans les autres. Ils s'aiment, s'enculent et se bouffent entre eux. Ma fortune me laissait tout loisir de les observer à la loupe. Le prisme de l'argent grossissait tout à merveille.

De médecin déserteur, je devins sociologue, puis sociopathe, muni d'armes redoutables, le fric, la jeunesse, l'envie de m'éclater et une indifférence croissante à la souffrance d'autrui.

J'alternais ces longues périodes d'observation poussée avec de longs mois de repli et d'isolement complet, durant lesquelles j'écrivais et je lisais. Je m'immergeais dans le monde obscur et solitaire de la littérature. Je descendais dans ses profondeurs et les marches de cet escalier menaient à une crypte où les morts classés par ordre alphabétique bavardaient savamment de la vie, comme de son pendant.

Pour l'heure, tout en approfondissant mes lectures et loin de me douter de ce que je pouvais produire, je poursuivais mes observations, scrutant les personnes à qui je faisais plaisir, celles que je faisais souffrir et celles à qui j'inventais des histoires pendant que j'en écrivais d'autres. Il faut se vider de tous sentiments, faire fi de toute compassion et de toute émotion pour bien observer. Il faut parvenir à écouter ce que l'autre dit sans s'arrêter sur le sens. L'homme ne parle pas quand il s'exprime au quotidien. Il geint ou il chante. Les mots n'ont pas de sens mais une musicalité. Ce qu'il raconte n'a aucune importance. Il est triste ou il est heureux. Fermez les yeux, pensez en langue étrangère, vous verrez son âme lui sortir par la bouche. Interdisez-vous le sens et regardez le gesticuler. Vous verrez le bonhomme comme il est

vraiment. Tout en sons, en gestes, musical comme un danseur, bouffon comme un pantin.

Durant mes heures d'écriture, j'inventais d'autres humains. Je les imaginais comme j'aurais aimé les voir, bouffant la vie à pleines dents, autant qu'elle les dévore. Je les couchais sur le papier afin qu'ils se relèvent plus dignes et plus intéressants. Mais à noircir des feuilles blanches, on se noircit soi-même. Tous les ans, j'envoyai un manuscrit, parfois deux, à toutes les maisons d'édition. Lorsque je recevais des réponses, rarement, c'était inlassablement la même navrante politesse : Nous avons lu avec attention votre roman. Il ne correspond pas aux profils de nos publications du moment. Nous vous souhaitons bonne chance et tenons à votre disposition durant deux mois votre manuscrit avant de le détruire.

Toutes mes histoires s'entassaient dans les placards, mais je me bonifiais avec les années. Les idées se mettaient en place. Je pris conscience des frontières folles que j'étais prêt à franchir si je n'optais ni pour le roman, ni pour l'autofiction, dont je ne comprenais pas le néologisme, mais pour la métalepse.

Ayant constaté que je ne ressentais pas l'amour comme une volupté supplémentaire aux ébats charnels, lassé des piètres remous des séductions faciles, je remis ma libido entre les mains des putains. Tant qu'à payer, autant s'offrir quelque chose, un service, un savoir-faire, et puisque l'on en a les moyens, autant monnayer des professionnelles. Des femmes affranchies, saines d'esprit face à l'amour, c'est-à-dire lucides. Misère contre richesse, on a tout pour s'entendre sans jamais s'aimer. Au lieu de m'enfumer à l'amour, je préférais me shooter au vice. Il n'est pas

difficile d'avoir une vie sexuelle variée dès lors que l'on n'est pas sensible aux sentiments.

Beaucoup plus difficile est de devenir méchant. Vraiment abominable. Le sexe est un excellent support. Il procure l'avantage de cumuler beaucoup d'effets qui font d'un homme un monstre. S'attaquer à plus faible que soi, s'attaquer à l'intimité, c'est le climax de la barbarie. La chair rose comme l'enfance, le sang rouge et onctueux comme un vernis procurent de bonnes images. J'étais fasciné par certains tueurs en série. Mais il fallait renouveler le genre, faire mieux, plus étonnant, pousser plus loin les limites de l'art de tuer et d'horrifier son audience. Toute horreur qui se répète cesse de surprendre, devient possible, se digère et devient vivable. Ce n'est plus l'horreur, c'est la vie qu'on ne cesse d'avalier.